

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Questions de temps

Monique Bosco, *Remémoration*, nouvelles, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « L'arbre », 1991, 96 p.

Fabrice Laubier, *Le Pacte*, contes et nouvelles, Québec, Le Bel Exil, 1991, 148 p.

Diane-Monique Daviau

Number 64, Winter 1991–1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38513ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Daviau, D.-M. (1991). Review of [Questions de temps / Monique Bosco, *Remémoration*, nouvelles, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « L'arbre », 1991, 96 p. / Fabrice Laubier, *Le Pacte*, contes et nouvelles, Québec, Le Bel Exil, 1991, 148 p.] *Lettres québécoises*, (64), 24–25.

Tous droits réservés © Les Éditions Valmont, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Monique Bosco, *Remémoration*, nouvelles, Montréal, Hurtubise HMH, coll. «L'arbre», 1991, 96 p., 14,50 \$.
Fabrice Laubier, *Le Pacte*, contes et nouvelles, Québec, Le Bel Exil, 1991, 148 p., 15 \$.

Questions de temps

Se souvenir, imaginer : tenter de circonscrire le monde.
C'est ce que font les livres que voici.

NOUVELLE
Diane-Monique
Daviau

QU'ON se penche sur le passé, qu'on cherche à imaginer ce que le monde pourrait aussi être, on ne fait qu'une seule et même chose: on essaie de se réconcilier avec toutes les dimensions de son être, celles qu'on a pu développer, celles qu'on doit mettre de côté pour vivre, autrefois, maintenant, demain. Le temps nous y aide, qu'il s'agisse de celui qui a passé, celui qui nous reste ou celui qu'on peut imaginer possible, encore, ailleurs. Bosco et Laubier y ont recours pour donner au monde des proportions acceptables.

Le poids de tous ces autrefois

Lorsque j'ai pris le petit livre de Monique Bosco dans mes mains, j'ai tout de suite retrouvé le souvenir du dernier recueil de nouvelles que l'auteure avait fait paraître en 1988 chez le même éditeur. *Clichés* m'avait fait la même impression, à l'époque : livre tout blanc, avec le nom de l'auteur en gros caractères, une quatrième de couverture qui révélait peu de choses, un court texte de présentation imprimé en gros caractères, un titre très clair, qui annonçait sans ambages la manière et le propos du recueil qui était particulièrement «homogène» et mettait le doigt – effectivement – sur plein de clichés, des clichés de toutes sortes, des lieux communs, des banalités au sein desquelles, recroquevillés et muets, se cachaient bien des drames.

En prenant *Remémoration* dans mes mains, je me suis sur-le-champ rappelé *Clichés*. Oui, le livre était blanc, d'un blanc éblouissant, la couverture était glacée, et je me souviens que le titre, en gros caractères, était rose, presque fluo. Juste en-dessous, l'étiquette «nouvelles» se détachait en lettres blanches sur une trame bleu poudre. Ça m'avait à la fois glacée et attirée : c'était tellement froid, tellement sec, tellement dénudé et tellement direct, en même temps, qu'il m'avait fallu quelques instants pour trouver l'audace d'ouvrir le livre, de plonger dans ce qui allait me happer d'un seul coup, j'en étais certaine. Pourtant, c'est plutôt lentement que j'avais finalement traversé ce recueil, le temps de m'acclimater au style de Monique Bosco qui, sans être sec ou hachuré ou syncopé d'aucune manière, n'est pas du tout coulant et «harmonieux» non plus, pas du tout porté par la sonorité des mots, par exemple, ou le rythme des phrases.

C'est le même apprivoisement dont j'ai eu besoin en entrant dans cette *Remémoration*. Avec son titre-programme, long et terriblement

bref tout à la fois, en gros caractères noirs sur fond blanc, avec cette illustration de l'auteure, une énorme fleur rouge sombre qui prend autant d'espace que le blanc du recueil précédent, le livre m'a fait un drôle d'effet. Encore une fois cette impression que j'allais devoir ouvrir les yeux bien grand et plonger dans cet abyme qui allait sûrement m'avalier, ne faire qu'une bouchée de moi. Et encore une fois, c'est tout doucement que je suis passée à travers les nouvelles de Monique Bosco.

Il faut se faire à la manière, lire lentement et ne pas passer à côté des hiatus. Cette façon d'écrire est, dirait-on, tout «intérieure», dans le sens de «privé», «intime», elle répond à des nécessités, ne s'embarrasse pas de certaines considérations d'euphonie et convient mal à une lecture de l'extérieur, par exemple à voix haute, avec un rythme étranger. Trop de mots s'entrechoquent tant qu'on n'a pas saisi qu'il fallait se coller au texte, se mouler à lui, accepter de lire de la même manière dont le texte a été écrit, même si ce n'est pas nécessairement la façon qui nous est habituelle.

Neuf nouvelles composent *Remémoration*. Chacune nous plonge effectivement dans un souvenir particulier qui, dans la très grande majorité des cas, remonte loin en arrière. Il y a, bien sûr, ces souvenirs d'enfance, une enfance d'étrangère parmi des étrangers, mais il y a aussi ces souvenirs d'états tellement différents, de situations, de sensations tellement loin de maintenant qu'on les croirait venus d'un autre siècle.

«Je me souviens», «La lettre», «L'odeur du passé» et «Aux grands trous de la mémoire» sont les nouvelles qui vont le plus loin dans le travail de remémoration. Tous ceux qui ont commencé à «se souvenir», eux aussi, goûteront ces textes où la pudeur et la retenue semblent s'étendre sur tous ces autrefois pleins d'égratignures, d'écorchures et d'échardes pour (après qu'ils sont remontés à la surface) les recouvrir comme d'un filet qui les emprisonne et les empêche de s'échapper à nouveau.

D'autres nouvelles, «Huit mars», «Shalom», «L'écharpe» s'attardent à un passé plus récent. Ces textes sont plus agressifs, plus mordants, plus cyniques. L'ironie les parcourt, décape les souvenirs. La nouvelle la

MONIQUE BOSCO
REMÉMORATION

nouvelles



plus étonnante, placée exactement au centre du recueil, est sans aucun doute «Santa Lucia ou Il ne faut pas emporter Heidegger à la plage». C'est la seule nouvelle qui raconte exclusivement un souvenir d'homme. Toutes les autres tournent autour d'événements vécus par une femme qui est la plupart du temps elle-même la narratrice. Dans «Santa Lucia...», qui est aussi la nouvelle la plus longue du recueil et celle où l'anecdote prend le plus de place, un homme «décide» un jour de changer sa vie, sa personnalité, ses attitudes, son comportement de façon radicale. Et pour démontrer, prouver à tous sa bonne foi, il s'inscrit à un Club Med, bien résolu à se faire violence, à sortir de sa réserve et à participer à toutes les activités organisées par le Club. Mais la formule magique sera non seulement sans effet, mais se retournera même contre lui, l'amenant rapidement vers un isolement total. Ostracisé, rejeté, l'homme, finalement, sera heureux d'avoir échappé à pire encore et choisira enfin sa façon d'être et de vivre: «Il avait hâte de se retrouver dans le havre de sa chambre, entre ses disques et ses livres. Alors oui, peut-être, éprouverait-il le bonheur de la solitude, une solitude enfin acceptée comme une amie et une alliée.»

Même si cette nouvelle est assez différente des autres, on peut dire que c'est un peu/beaucoup ce que font la plupart des personnages de *Remémoration* : essayer, soit *par* le souvenir, soit *malgré* le souvenir, de se réconcilier avec certains événements du passé, d'accepter le poids de tous ces autrefois qu'ils traînent avec eux comme des chapes de plomb et de se faire une alliée de la solitude, ce bien peut-être le plus précieux qui leur reste encore.

Autre temps, autre manière

Fabrice Laubier, connaissez? Moi, je n'avais jamais entendu ce nom-là avant de mettre la main sur ce recueil de contes et nouvelles intitulé *Le Pacte* dont l'auteur semble être également l'éditeur.

Ce qui m'étonne le plus, dans ce recueil, c'est, en fait, qu'un certain Fabrice Laubier existe vraiment, qu'il soit effectivement né en 1964 et qu'il écrive à la fois ce qu'il écrit et qu'il l'écrive de cette façon-là. C'est assez surprenant, ce mélange de contes et de nouvelles, ce mélange de situations cocasses et de tragédies, cette combinaison d'émotions et de réflexions philosophiques, d'événements quotidiens, tout à fait ordinaires, et d'univers irréels, imaginaires, fantastiques. Étonnante, cette sorte de culture

que possède l'auteur, une culture d'une autre époque pour un homme de cet âge, étonnant, aussi, cet intérêt pour toutes ces questions d'ordre moral que soulève l'auteur tout au long de son recueil.

Composé de dix-huit contes et nouvelles, *Le Pacte* se divise en quatre parties aussi intéressantes les unes que les autres : «Catastrophes», «Démolitions», «Les domaines de l'autre» et «Naïvetés».

D'une certaine façon, le thème le plus récurrent, même s'il n'est

parfois abordé qu'indirectement, reste ici aussi le temps. Le temps qu'il reste avant l'échéance, comme dans «Ultimatum», le temps de ne pas être, comme dans... «Le temps de ne pas être», le temps qui scelle l'amour, comme dans «Le pacte», le temps des incarnations précédentes, comme dans «Vie antérieure». Temps différents qui appellent des manières différentes, sondent des profondeurs chaque fois nouvelles.

Mais le thème qui semble préoccuper le plus l'auteur est celui des impasses morales dans lesquelles la vie a le don de nous mener et de la réflexion que celles-ci exigent. J'imagine un auteur adorant discuter de problèmes d'éthique. Ce qui étonne, c'est que ce Fabrice Laubier arrive à bâtir des histoires intéressantes, parfois fascinantes autour de semblables questions sans être ni ennuyant ni pédant. On ne sent ni l'exposé ni l'étalage de confiture, on sent simplement un vif plaisir à aborder ces thèmes et à mêler l'intérêt intellectuel au goût de la fiction. Ça donne des textes bien construits, bien structurés, élaborés, parfois franchement drôles, parfois complètement dépaysants, étranges mais compréhensibles, pleins de références culturelles, littéraires, philosophiques, scientifiques.

L'auteur du *Pacte* est doué pour faire voir le monde d'une façon nouvelle, rafraîchissante. Il a le tour de renverser les situations, de montrer parfois la face cachée des choses, parfois le lieu nouveau, le point de vue différent à partir duquel on pourrait considérer les choses différemment. L'exemple le plus simple et le plus léger est cette espèce de conte intitulé «Improvisations» dans lequel un homme du monde réunit régulièrement «les plus grandes sommités de l'art et de l'intellect» et concocte des soirées remarquables. Un soir, il arrive même à convaincre ses invités (grâce à ses gâteaux «divins») d'improviser sur des sujets qui sont totalement étrangers à leurs spécialités. Mais comme chacun le fait à sa *façon*, prisonnier de la terminologie qu'il est habitué à employer à longueur de journée, cela donne des exposés absolument savoureux où on parle du processus de fabrication des engrais en des termes réservés d'habitude à la littérature, de nucléarisation des protons libres dans les trous noirs comme s'il était question de phénomènes psychosomatiques, et ainsi de suite. C'est non seulement revigorant, c'est aussi très instructif et tout à fait compréhensible et même parfois... plausible !

Le Pacte est vraiment un petit recueil étonnant qui célèbre, oserais-je dire, la joie de vivre, de ressentir, de penser, de pouvoir réfléchir et partager le résultat de ses réflexions. Je dirais de ces contes et nouvelles exactement ce que le narrateur de «Royaume interdit» dit de l'ordre, thème qui revient souvent dans ce recueil: «Le thème de l'ordre, idée récurrente, dont les métamorphoses multiples confirment l'importance qu'elle revêtait aux yeux des auteurs de ces textes, ne suppose pas la constitution d'une autorité absolue ni le parfait contrôle de la société par une seule personne. Il est plutôt envisagé comme une recherche exubérante du sens. Cette recherche n'est pas confinée au domaine de la pensée réfléchie mais la déborde, à tel point que la sensualité elle-même, tout d'abord jeu, devient langage.»

Bonne lecture !

